

Patrick Viveret

**Compétition
ou coopération
en économie ?**

- = *L'économie est-elle l'affaire de tous ?*
- = *Quel avenir nous offre l'économie compétitive ?*
- = *De quelles richesses parlons-nous ?*
- = *Et la coopération dans tout cela ?*

Autant de questions qui nous concernent et dont nous débattons avec Patrick Viveret, philosophe et auteur du rapport « reconsidérons la richesse ». Il est aujourd'hui magistrat à la Cour des Comptes.

*Le Mardi 28 septembre 2004 - De 18h 45 à 21h 45
Dans les salons de la Maison de l'Education Permanente
MEP - 1, place Georges Lyon à Lille*

*Organisé par Le Pas de Côté - L'Atelier Condorcet - L'APES –
La MNE - Avec le soutien de la région Nord Pas de Calais*

« Il est temps de lier, sans les opposer, l'exigence d'un mieux être personnel, d'un mieux vivre ensemble collectif, et d'un rapport pacifié à la nature dont nous sommes les héritiers. Il est temps d'inventer les alternatives à toute forme de destruction. »

Patrick Viveret

Avertissement au lecteur :

Ceci est un document reconstitué « avec les moyens du bord ». Vous y trouverez trois sortes de textes, qui sont présentés ici en retraçant le déroulement chronologique de la soirée.

1 = la reprise de notes manuscrites prises dans la soirée.

2 = la retranscription d'un enregistrement qui reprend, quand la prise de son a bien voulu fonctionner, ce que disait Patrick Viveret en Assemblée plénière.

3 = des indications sur la manière dont ça s'organisait

Plus, entre parenthèses, des indications sur la lecture d'un schéma telle que l'indiquait l'orateur par ses gestes.

Mardi 28 septembre 2004. 18h 45

On commence par un accueil des participants avec petite restauration bio. Puis c'est la réunion plénière : présentation des différentes associations qui ont organisé cette soirée. Ensuite, Patrick Viveret prend la parole.

Trois parties sont prévues. D'abord un exposé, puis travail en petits groupes, puis questions, réponses, débat.

Reprise de notes manuscrites

Patrick Viveret

Economie, compétition, coopération.

*Economie a la même racine que écologie
Eco = maison et nomos = loi*

La logique voudrait que l'économie soit un sous-ensemble de l'écologie ... Oui, mais justement, aujourd'hui, si on ne s'occupe pas de l'écologie, on a des problèmes sérieux en économie.

*Compétition et concurrence antinomiques de coopération ?
Si on regarde l'étymologie, competire = chercher ensemble.
Et concourir = courir ensemble. A l'origine, il s'agit plutôt d'une émulation coopérative à l'intérieur d'un cadre.*

Et maintenant, compétition et concurrence = guerre économique et exclusion. Et ça peut faire des morts !

*Le sens des mots est ainsi complètement subverti.
Il est temps de se réouvrir un espace pour notre imaginaire.*

Deux parties dans cet exposé :

*1 = Cette économie ambivalente
entre logiques de paix et logiques de guerre*

*2 = Coopération
cum = avec et opus = ouvrage*

L'ouvrage, l'œuvre, action transformatrice durable, création à distinguer de travail, de tripalium = ligature, dépendance et instrument de torture.

Le travail est contraint, c'est une dépendance, de la pénibilité, mais pour survivre.

Le travail, droit du travail, revenu, protection sociale, liberté, autonomie. On prend sa place, on fait oeuvre utile. On construit son identité.

Faire reculer le travail contraint, c'est aller vers l'autonomie, l'utilité sociale.

La coopération, le co ouvrage, c'est passer du travail à l'œuvre. Devenir les artistes de notre propre vie.

Première partie

Le caractère ambivalent de l'économie

La fonction première de l'économie, c'est une logique de paix. L'économie vient bien après le religieux et le politique. Fondamentalement, quelle est l'originalité de l'économie, comparée au religieux et au politique ?

*Le religieux raisonne en binaire : fidèles ou infidèles.
Le politique aussi : membre de la cité ou étranger, barbare.
Cette part binaire est encore très forte.*

L'économie invente un espace ternaire. Un espace pacifié hors de la question de l'amour ou du désamour. Ce qui caractérise l'échange économique, c'est la neutralité affective.

Payer = latin pacare, même racine que pacifier.

Montesquieu : la théorie du doux commerce comme alternative aux logiques de guerre.

*L'objet social premier de l'économie est son objet pacificateur.
La fonction de commerce équitable comme alternative à la guerre.
Mais l'économie peut aussi devenir guerrière ...*

... des gagnants et des perdants et qu'il faut choisir, et que si on n'est pas du côté des gagnants on est inévitablement du côté des perdants. Donc un jeu terrible et tragique à somme nulle.

Hé bien, à ce moment-là, vous n'êtes plus du tout dans de l'économie pacificatrice, vous êtes dans de l'économie guerrière, et cette économie guerrière, elle prépare le terrain de logiques de guerre sur d'autres terrains.

Elle prépare le terrain de la guerre sociale – on voit bien les postures guerrières qui se manifestent quand vous avez un chantage sur les délocalisations, par exemple. Ça n'est plus de l'économie pacificatrice, c'est de l'organisation de la guerre sociale.

Quand on prend des mesures dans différents pays pour réduire les allocations de fin de droits de chômeurs, et cetera, ça n'est pas du courir ensemble, puisqu'on crée des conditions telles que des personnes vont être à un moment donné éjectées de la course et vont éventuellement tomber dans la misère ou en tout cas dans des situations de galère.

Donc, à ce moment-là, cette logique de guerre économique, elle prépare de la guerre sociale et elle prépare aussi le retour de la guerre du sens ou de la guerre politico-militaire.

Parce que, évidemment, l'un des mécanismes de protection classiques par rapport à la guerre économique, c'est de reconstituer des communautés de sens qui vont permettre à ceux qui sont menacés d'être éjectés de la course de retrouver une identité, une forme de reconnaissance, une solidarité de base. Mais évidemment, le prix à payer pour retrouver cette identité, cette reconnaissance, cette solidarité de base que la guerre économique a détruit, ça, le prix fort à payer c'est l'inclusion dans une communauté de sens intégriste, totalitaire, et cetera. Ou dans une communauté politique fermée et en guerre avec les autres communautés politiques.

Tous les faits totalitaires ont cette origine.

Quand vous regardez ce qui s'est passé dans le site historique de ce que Karl Polani dans « la grande transformation » a appelé la première grande tentative de société de marché, celle qui en gros s'est déroulée de la fin des guerres napoléoniennes

jusqu'à la première guerre mondiale, hé bien les effets destructeurs pour les victimes de la société de marché ont préparé les bataillons de chômeurs qui ont fait le lit ensuite des troupes qui ont suivi le nazisme, le fascisme ou le stalinisme.

Donc on est vraiment dans des boîtes de Pandore qui peuvent être extrêmement redoutables si on n'arrête pas le phénomène de guerre économique quand il en est encore temps.

Vous avez un point d'application très précis de l'ambivalence économique entre logiques de paix et logiques de guerre dans l'Europe elle-même.

Parce que ça n'est pas du tout la même chose de dire : on ne pouvait pas faire l'Europe politique, on ne pouvait pas faire l'Europe de la défense, alors on a fait l'Europe économique, et comme si il y avait une continuité entre l'Europe économique telle qu'elle a été faite par les pères de l'Europe et puis ce qui est en train de se passer actuellement.

En réalité, il y a une mutation considérable qui apparaît de façon très ténue, qui est presque invisible mais qui est tout à fait considérable ...

La Communauté Européenne Charbon Acier, hé bien c'était une stratégie pacificatrice, c'est-à-dire on allait mettre en commun les ressources mêmes de la guerre, le charbon et l'acier.

Donc cette logique économique-là était une logique pacificatrice, et qui d'ailleurs s'exprimait aussi dans une tentative pacificatrice sur le plan social, qu'on appelait à l'époque l'économie sociale de marché.

Quand on est passé insensiblement de cette logique économique pacificatrice, sous les effets de la révolution conservatrice anglo-saxonne - qui est tout, sauf libérale, qui est beaucoup plus une logique de capitalisme autoritaire – dans l'idée d'une économie compétitive, mais compétitive au sens guerrier du terme, hé bien on est parti dans une toute autre direction.

Donc, derrière, apparemment, une même réalité, l'Europe économique, dans un cas vous avez des stratégies pacificatrices, dans l'autre cas, si on n'y prend pas garde, vous avez des stratégies guerrières.

De la même façon, si vous prenez les enjeux planétaires contemporains, on voit bien qu'il n'y a pas de réponse aux

problèmes de la planète par des stratégies de logiques de guerre économique, on a besoin de vraies stratégies de coopération – je vais le montrer rapidement - mais en même temps on sait bien que c'est pas par des logiques d'économie administrée qu'on réglera les problèmes de la planète.

Donc là aussi il faut sortir des systèmes binaires, il faut apprendre à compter au moins jusqu'à trois et à trouver les moyens qui font que la part pacifiante de l'économie soit valorisée au détriment de sa part guerrière.

Mais si vous prenez simplement des logiques guerrières, vous ne pouvez pas traiter la plupart des grands problèmes qui se posent à la planète.

Vous ne pouvez pas traiter les problèmes de biens communs globaux de l'humanité, à commencer par les grands défis écologiques, et en particulier celui du dérèglement climatique, où là où il faut à l'évidence des logiques de coopération.

Vous ne pouvez pas traiter un problème tel que l'accès à l'eau potable par des logiques guerrières, par des logiques concurrentielles au sens guerrier du terme.

Vous ne pouvez pas traiter les problèmes de la faim, de la pauvreté, le problème des soins de base, et cetera, par des logiques guerrières.

Mais vous ne pouvez pas non plus les traiter en créant une vaste bureaucratie mondiale qui créerait une économie administrée mondiale, à supposer même que les conditions en soient réunies, ce qui n'est évidemment pas le cas actuellement.

Et donc, si on veut construire des stratégies dynamiques, il faut être effectivement capable d'inventer des logiques alternatives aux postures de guerre, qu'elles soient alternatives aux postures de guerre économique, aux postures de guerre culturelle, et évidemment aux postures de guerre sociétales.

Au passage, d'ailleurs, et ce sera un point important à garder en mémoire, sur les conséquences politiques de tout ça, c'est que, sur le plan politique, l'humanité est confrontée à une situation inédite, par rapport à l'origine même du politique.

Dans la tradition historique du politique la question principale que doit régler le politique, qui est la question de la violence inter humaine et la réduction de la violence inter humaine.

Traditionnellement, à l'intérieur d'un système binaire, le politique avait traité la question de la violence en externalisant en quelque sorte la violence, sur l'extérieur.

On pacifiait la Cité, l'Etat, l'Empire, la Tribu, et cetera, on la pacifiait ou on la civilisait parce qu'il y avait des barbares, des infidèles et des étrangers qui étaient aux portes de l'Empire, la Cité, de la Tribu, de l'Etat, et cetera.

Mais ce processus de traitement de la violence humaine par externalisation, évidemment n'est pas possible quand on raisonne à l'échelle de la planète.

On n'a pas sous la main d'extra terrestres qui jusqu'à maintenant nous rendent ce service de pouvoir utiliser ce système de type victimes émissaires pour fonctionner.

Et donc on rencontre un vrai problème de barbarie, mais c'est pas un problème de barbarie extérieure. C'est un problème de barbarie intérieure.

C'est-à-dire l'humanité est menacée, certes, elle est même menacée de destruction de sa propre espèce, mais pour l'essentiel elle est menacée par elle-même. Nous sommes menacés par notre propre inhumanité.

Et ça veut dire que le politique, précisément quand il se pose la question mondiale de l'auto gouvernance, de l'auto gestion par l'humanité de son propre avenir, hé bien rencontre les grandes questions qui étaient traditionnellement posées par les patrimoines de sagesse.

Parce que les sages, elles, elles savent depuis des millénaires que la principale difficulté humaine, c'est la façon dont on traite notre propre barbarie intérieure. Donc ça, j'y reviendrai en conclusion.

Mais vous voyez que si, derrière l'ambivalence économique entre logique de guerre ou logiques de paix, on retrouve derrière la question plus radicale du changement de nature du politique lui-même qui est la question par excellence de la démocratie, qui est justement : comment le politique lui-même sort des logiques binaires et crée les conditions de pacification qui permettent aux collectivités humaines de traiter leur propre barbarie intérieure et d'arrêter de croire que c'est l'infidèle, l'étranger, le barbare extérieur qui est à la source de tous les maux.

C'est-à-dire rigoureusement l'inverse de ce qu'on pourrait appeler l'Axe du Mal aller et retour Busch / Ben Laden qui est évidemment le même axe, totalement symétrique, totalement réducteur et totalement dynamique.

Deuxième partie

La coopération, le co ouvrage

Si on travaille sur ce dépassement, cette sortie, cette alternative aux logiques de guerre, c'est là qu'on va trouver, et c'est le second point, la question de la coopération, mais de la coopération, justement, comme co-ouvrage.

C'est-à-dire le fait qu'il y a un tiers dynamique qui nous dépasse et qui fait que le problème n'est pas simplement le rapport entre l'individu et la collectivité, mais qu'il y a une tâche devant nous à accomplir, une tâche qui nous fait grandir, une tâche qui nous donne un surcroît d'intensité et de dignité humaine, et ceci vaut aussi bien pour les personnes que pour les collectivités.

Et cette tâche, justement, c'est ce qui caractérise l'œuvre, ou ce qui caractérise l'ouvrage, ou ce qui caractérise le travail choisi, à la différence du travail contraint.

Faut bien voir que ce qui nous caractérise comme être humain, c'est pas notre capacité de survie. En tant que mammifère cherchant à nous conserver, il n'y a pas de différence fondamentale par rapport au reste du règne animal.

Donc la question du « Comment survivre ? » n'est pas une question spécifiquement humaine. Et c'est pour cela d'ailleurs qu'il est d'autant plus scandaleux quand on place une proportion considérable d'êtres humains dans une situation de sous humanité où on les condamne à se battre exclusivement pour rester en état de survivre.

Mais ce qui caractérise l'humanité, c'est pas la question de la survie, c'est la question de la vie. Et la question de la vie, ce n'est plus la question du « Comment survivre », c'est la question du « Pourquoi vivre ? » qui est une question autrement plus passionnante, autrement plus intense, mais aussi autrement plus vertigineuse et difficile à vivre.

Parce que le « comment survivre », il est simple dans son énoncé, puisque la nature du remède est liée à la nature du problème : je manque de nourriture, je sais qu'il faut que je me procure de la nourriture.

Je manque d'eau potable, je sais qu'il faut que je me procure de l'eau potable. Je manque de vêtements parce que je risque de mourir de froid, et cetera, et cetera ...

Tandis que quand vous n'êtes plus dans l'ordre du « Comment survivre ? » mais quand vous êtes dans l'ordre du « Pourquoi vivre ? » là au sens le plus fort du terme, on est sur les questions du sens, on est sur les questions éthiques, sur les questions spirituelles, sur les questions de la sagesse.

Et sur ce terrain-là, nos sociétés sont mal armées parce que justement elles restent marquées par des civilisations du travail qui restent, elles, organisées pour l'essentiel autour de la question de la pénurie et des conditions de production en situation de pénurie.

Mais pour l'essentiel, ces questions-là, elles sont derrière nous.

Alors, ça peut paraître très étonnant, parce que, quand on regarde la situation mondiale, on dit : ben, attendez, là, vous avez vu, là, il y a près d'un milliard d'êtres humains qui sont en situation de malnutrition, voire de famine. Il y en a deux milliards qui vivent avec moins de un dollar par jour.

Il y en a trois milliards qui n'ont pas accès au crédit bancaire, il y en a deux milliards qui n'ont pas accès à l'eau potable. C'est bien de la situation de rareté, tout ça, ça prouve bien qu'il faut se battre toujours contre la pénurie, et cetera ...

Mais en réalité c'est faux.

C'est faux. C'est-à-dire que la plupart des situations que nous rencontrons aujourd'hui et qui sont à l'origine de ces maux terribles qui s'appellent la faim, le manque d'eau potable, le manque de soins de base, et cetera, sont des raretés artificiellement provoquées, et que les conditions techniques, physiques et monétaires sont parfaitement réunies pour traiter ces problèmes et même résoudre la plus grande partie d'entre eux.

Et il suffit de regarder les chiffres officiels des Nations Unies pour le comprendre. Chaque année, nous dit-on ... - et ça a encore été redit à l'occasion de l'Assemblée Générale des Nations Unies, où l'initiative franco-brésilienne a montré rétrospectivement à quel point les enjeux de taxation et de régulation financière qui étaient raillés, méprisés quand ils émanaient de la société civile ou du mouvement alter

mondialiste, on reconnaissait après coup, rétrospectivement à quel point ces démarches étaient fondées - hé bien, quand vous regardez les chiffres officiels qui ont été publiés à cette occasion, on se rend compte de quoi ?

D'un côté, il faudrait cinquante milliards de dollars supplémentaires pour traiter ces questions de la faim, de l'eau potable, des soins de base, et cetera

Ces cinquante milliards de dollars, on prétend qu'on n'arrive pas à les trouver, alors que dans le même temps on en trouve dix fois plus chaque année rien que pour les dépenses de publicité - Cinq cents milliards de dollars annuels, on ne va quand même pas nous faire croire que la publicité est de l'ordre de la nécessité vitale.

Donc pour des besoins vitaux, cinquante milliards de dollars de plus, on n'arrive pas à les trouver, mais pour la publicité, cinq cents milliards de dollars, on arrive à les trouver.

Pour l'armement, c'est encore beaucoup plus, c'est mille milliards de dollars. Pour les stupéfiants c'est quatre cents milliards de dollars.

C'est-à-dire que, pour l'essentiel, ce qu'on appelle le mal développement mondial ne vient pas d'un retard de développement - comme si, dans une perspective linéaire, il y avait des développés, sous-entendu nous, des en voie de développement, ou des émergents, parce qu'aujourd'hui on n'ose plus parler de sous-développés, et comme si le problème du développement était un pur problème de rattrapage - l'essentiel des problèmes du mal développement mondial tient au fait que le mal être, le désir de possession qui se traduisent par la gestion de la peur et de la domination - les mille milliards de l'armement - les conséquences de cette forme de toxicomanie dans laquelle vivent nos sociétés pour compenser leur état dépressif par de l'excitation – c'est ça l'origine des phénomènes de drogue, les quatre cents milliards de dollars.

Quant à la publicité, moi j'ai un copain publicitaire qui a une définition tout à fait éclairante de la publicité qui est la suivante :

« La publicité, c'est l'art de rendre les gens mécontents de ce qu'ils ont afin qu'ils désirent ce qu'ils n'ont pas » Donc, de ce point de vue là, c'est un vecteur de production de mal être.

Hé bien, quand vous prenez les chiffres que j'évoque, et que vous les rapprochez d'une phrase de Gandhi, peu de temps avant de mourir, qui est la suivante :

« L'humanité a suffisamment de ressources pour répondre aux besoins de tous, mais, en revanche, elle n'en a pas assez s'il s'agit de satisfaire le désir de possession ou bien la cupidité de chacun »

Hé bien, les chiffres d'une part, la phrase de Gandhi d'autre part, mettent bien en évidence que LA question classique, principale n'est pas une question de l'ordre de la rareté, de la pénurie objective, et cetera ... - en dehors de pénuries réelles, mais qui elles, sont dans l'ordre écologique, elles ne sont pas dans l'ordre économique - l'essentiel des situations de rareté, y compris de rareté monétaire, sont des raretés artificielles qui sont provoquées. Et qui sont provoquées parce qu'à l'autre bout de la chaîne il y a du désir de possession, il y a de la cupidité.

Et c'est ça la racine principale du problème.

Et c'est en même temps ce qui fait la principale difficulté. Parce que le cœur des difficultés de l'humanité, il n'est pas du côté du besoin, le cœur des difficultés de l'humanité, il est du côté du désir. Du désir, de l'angoisse et des passions. C'est ça qui est évidemment ce qui beaucoup plus passionnant, mais ce qui est aussi beaucoup plus difficile.

Le besoin, il est autorégulé par la satisfaction.

Vous avez faim, ben au bout d'un certain temps, quand vous avez mangé, ça y est, vous n'avez plus faim. Et même si on vous emmène dans un des plus grands restaurants de la ville, il y a un moment où vous ne pourrez plus.

La grande différence, c'est que quand vous êtes dans l'ordre du désir, le désir, lui, il est illimité. Il est illimité tant qu'il y a de la vie.

Alors, si le désir est orienté dans une énergie créatrice, c'est absolument magnifique, parce qu'au sens propre comme au sens figuré, c'est avec le désir que nous déplaçons les montagnes.

Mais si le désir est orienté vers de la pulsion destructrice, alors, à ce moment-là, avec du désir et de l'angoisse, vous faites des génocides, vous faites des Auschwitz, vous faites des Hiroshima. Et la logique dérégulée du désir est une logique extraordinairement destructrice.

Et donc la vraie question, la question difficile, c'est : comment on construit une capacité à aller dans la part de désir positive qui fondamentalement nous élève personnellement et

collectivement - Dans tout un processus international qui s'appelle dialogue en humanité, on appelle ça grandir en humanité – et qui au contraire ne nous fait pas dériver vers du désir de possession, vers du désir de rivalité.

Et c'est ici que la question de l'œuvre, que la question de l'ouvrage, que la question du travail choisi est une question très importante. Parce que, sous une autre forme, c'est le développement dans l'ordre de l'être, et pas simplement le développement dans l'ordre de l'avoir.

Non pas que je sous-estime l'importance de la bataille dans l'ordre de l'avoir. Quand vous avez des êtres humains, que ce soit au niveau planétaire ou que ce soit à l'intérieur de nos propres sociétés, qui sont dans une situation de sous-humanité parce qu'ils n'ont pas accès à un certain nombre de biens et de services de base, évidemment que cette bataille-là est légitime et fondamentale, et qu'elle fait partie de la dignité humaine.

Mais, au-delà d'un certain seuil, vous avez ce que Ivan Illich analysait comme des phénomènes de contre productivité. Si vous restez simplement dans l'ordre de l'avoir, au-delà d'un certain seuil, la bataille pour l'avoir déclenche de la rivalité par rapport à autrui. C'est la même différence, qu'on peut tout de suite sentir à l'oreille, entre l'expression « j'ai du bien » et « je suis bien ».

Si j'ai du bien, je suis très vite dans la peur de perdre mon bien ou dans l'envie de désirer le bien d'autrui. Alors que si je suis bien, je suis dans une capacité de posture par rapport à ma propre vie et par rapport à mes relations avec autrui qui fait que je peux progresser dans l'ordre de ma qualité de vie sans que cette progression soit attentatoire de la qualité de progression d'autrui. C'est même l'inverse. Chacun d'entre nous sait bien dans sa propre vie, que lorsque nous sommes bien, lorsque nous sommes heureux, lorsque nous sommes dans une certaine joie de vivre, non seulement on ne considère pas les autres comme des rivaux menaçants, mais on a plutôt tendance à avoir envie qu'eux-mêmes soient heureux. Il y a une forme de contamination positive par la joie de vivre qui se met en place.

Alors que, quand on est dans un désir qui est orienté vers la possession, le couple qui se met en place, ça n'est pas joie et coopération, c'est au contraire le couple peur et rivalité, que vous retrouvez d'ailleurs aussi bien dans l'ordre de la richesse que dans l'ordre du pouvoir.

Quand vous êtes dans une situation où on crée de la rareté artificielle de pouvoir – c'est-à-dire, au lieu de dire que le pouvoir est un acte créateur qui s'échange et se démultiplie par le nombre d'acteurs qui partagent et se donnent mutuellement du pouvoir - Ce qui est le sens étymologique du mot pouvoir, qu'on écrit en minuscule

**Le pouvoir de ... on attend la suite.
Ce pouvoir-là, il appelle de la coopération et de la création.**

Mais si le pouvoir devient une fin par lui-même, Si vous écrivez Pouvoir en majuscules, si c'est un substantif et si n'est plus un verbe auxiliaire, à ce moment-là, le Pouvoir devient une source de domination et en même temps une source de peur. Ce Pouvoir que j'ai eu tant de mal à conquérir, j'ai immédiatement peur qu'on vienne me le prendre.

C'est un des drames de la vie politique que le dérapage du pouvoir dans ce sens de domination crée en même temps des guerres pour le Pouvoir.

Donc vous voyez que, dans la perspective coopératrice, c'est pas simplement de dire que c'est plus sympa d'être en situation de coopération qu'en situation de compétition. La coopération, elle est extrêmement exigeante parce qu'elle vient s'attaquer à des ressorts émotionnels fondamentaux en nous et qui sont justement sur le registre de la peur.

On ne peut véritablement entrer dans la coopération qu'à deux conditions. Un : sortir des logiques de peur, ou en tout cas chercher à les limiter et Deux : avoir un dépassement dynamique qui correspond justement à la notion d'ouvrage, ou à la notion d'œuvre qui va nous offrir des possibilités d'avoir des objets de désir qui nous permettent de grandir dans notre intensité de vie, que ce soit sur le plan personnel ou que ce soit sur le plan des collectivités auxquelles nous appartenons, mais que cette façon de grandir sur nos intensités de vie, dans l'ordre de l'être, n'est pas contradictoire avec la possibilité des autres collectivités humaines, des autres individus, eux aussi de progresser dans ce désir-là.

Et la plupart du temps, ce qui se passe, c'est que dans les milieux qui s'affirment coopérateurs, ils n'ont pas forcément fait le travail d'exigence sur eux-mêmes qui permet de traiter cette question-là.

L'un des problèmes, par exemple, que l'on rencontre dans l'économie sociale et solidaire, - Et je le dis d'autant plus que je

m'en sens complètement membre, je le dis d'abord comme une auto critique avant de l'énoncer comme une critique - c'est que si vous prenez en quelque sorte un double axe qui est celui d'un côté des rapports entre coopération et compétition - mais compétition au sens dominant du terme, au sens guerrier du terme, et pas au sens du chercher ensemble - vous avez l'axe coopération / compétition, puis vous prenez un autre axe qui est classique dans les collectivités humaines, qu'on peut appeler l'axe créativité / bureaucratie.

Au croisement de ces deux axes ... On peut sans aucune difficulté démontrer que les facteurs qui sont au croisement de ces deux axes-là, (en haut à droite) c'est-à-dire qui sont dans la création coopérative ou dans la coopération créative, ont une capacité dynamique infiniment supérieure à toutes les autres familles. Et notamment, ils ont une capacité supérieure à ceux qui sont dans l'axe, (en haut à gauche) qui est en gros l'axe de l'économie de marché, qui est l'axe de la compétition créative.

Oui. Oui. Mais à une condition fondamentale, c'est que les acteurs associatifs, économie sociale, solidaire, syndicats, églises, tout ce que vous voulez, et tous ceux qui affichent ces valeurs-là y croient suffisamment pour les pratiquer.

Mais si, comme ça se passe trop souvent, officiellement ces acteurs qui prétendaient être là (en haut à droite) sont en réalité là (en bas à gauche), c'est-à-dire dans de la compétition bureaucratique, alors à ce moment-là, ils sont en situation d'infériorité par rapport aux logiques de marché qui sont eux au moins dans la compétition créative.

L'une des raisons pour lesquelles il y a si peu de jeunes, si peu de femmes, si peu de non-blancs à l'intérieur de nos réseaux d'économie sociale et solidaire, l'une des raisons pour lesquelles vous pouvez avoir des luttes intestines au sein des

partis politiques, au sein des syndicats, au sein des associations qui sont des luttes absolument terribles, c'est à cause de ce phénomène-là.

Et à ce moment-là, vous cumulez tous les inconvénients, parce que vos valeurs affichées là, elles deviennent du même coup un fardeau. Et vous portez vos valeurs comme des charges. Et vous êtes fascinés par ce qui se passe là (en haut à gauche). Et à ce moment-là, au lieu d'être dans une logique de transformation et d'anticipation, vous êtes dans une logique de rattrapage et de fascination de ce qui se passe dans l'économie de marché classique.

Donc, vous voyez, l'exigence coopérative, elle suppose effectivement que les acteurs qui se prétendent dans des logiques coopératives soient capables de faire sur eux-mêmes ce travail sur les processus de peur, sur les processus de domination, et de pas considérer simplement que les processus de compétition, de concurrence au sens guerrier du terme sont des processus importés de l'extérieur et qu'il suffirait de faire un cordon protecteur ou de déclencher un rapport de forces suffisant pour s'en protéger.

Non, il faut aussi être capables de travailler sur nous-mêmes. Et du coup, et je termine sur ce point, derrière cette autre approche de la question économique, nous voyons bien que c'est un autre rapport au pouvoir, je l'ai dit, mais c'est aussi un autre rapport plus fondamental encore, et plus radical à la vie elle-même, et au temps de vie, qui est en cause.

Le rapport au pouvoir, je l'ai indiqué tout à l'heure, et l'enjeu par exemple qui est une forme nouvelle de démocratie qu'il nous faut mettre en œuvre, c'est que la démocratie, si elle se borne à démilitariser la lutte pour le pouvoir - ce qui est évidemment un progrès - mais si elle reste dans un rapport au pouvoir qui est

sur l'axe domination / peur et si elle n'est pas capable de changer le rapport au pouvoir pour que cet acte aille vers le rapport coopération / création, hé bien, cette démocratie-là, elle n'est pas capable de traiter la plupart des grands problèmes qui sont devant nous, de l'échelle locale jusqu'à l'échelle planétaire.

Et, plus fondamentalement encore, c'est l'enjeu du rapport au temps et à la vie qui est en cause.

Le cœur de la marchandisation dans nos sociétés, le cœur de ce que Karl Polani appelle les sociétés de marché, le cœur d'une monétarisation excessive qui fait que la monnaie, outil génial pour faciliter l'échange et l'activité, devient un outil pervers lorsqu'elle est fétichisée, lorsqu'elle devient sa propre fin.

Qu'est-ce qui se joue fondamentalement derrière la marchandisation et la monétarisation à outrance ? Hé bien, il se joue la croyance fautive, mais extraordinairement présente, que je peux échanger le sacrifice d'un temps de vie présent contre une promesse de vie future. Parce que, fondamentalement, quand on cherche à gagner de l'argent, c'est ça qui se joue, c'est une promesse d'intensité de vie pour le futur. Avec cet argent, demain, j'aurai la possibilité de vivre, de faire quantité de choses, de vivre quantité de situations.

Mais cette promesse de vie future, elle se paye du fait que je ne vais pas être capable de vivre intensément le présent. C'est-à-dire si le temps peut devenir de l'argent, c'est parce que c'est un temps mort qui devient de l'argent. Vous ne pouvez pas transformer de la vie en de l'argent. Mais si la vie a été chosifiée et mortifiée, à ce moment-là, oui, le temps peut se transformer en argent.

Vous savez, c'est la fameuse histoire du roi Midas, qui avait fait un vœu, et son vœu c'était que tout se transforme en or. Et puis évidemment, il s'est retrouvé coincé, parce que, du coup, tout ce qu'il touchait se transformait en or, hé bien il ne pouvait plus se nourrir, les aliments étaient transformés en or, il ne pouvait plus se désaltérer, l'eau était transformée en or, et cetera.

C'est la même chose qui se passe dans les sociétés de marché quand la marchandisation finit par envahir l'ensemble de nos rapports non seulement économiques, mais aussi sociaux, politiques, culturels et même affectifs.

La société de marché, c'est Loft Story, c'est l'île de la Tentation, c'est toutes les formes modernes qui font entrer les rapports affectifs, comme les rapports culturels, dans l'ère de la marchandisation.

Hé bien, la question fondamentale qui est derrière ça, c'est un rapport déréglé à notre propre temps de vie. Nous vivons pour le mode promesse d'une vie future dans une situation où nous sacrifions notre vie présente.

Or c'est le contraire qui est en jeu. Et le cœur des stratégies transformatrices – c'est pour ça qu'elles ne peuvent pas être simplement dans l'ordre des transformations structurelles et collectives, qu'elles doivent être simultanément dans l'ordre des transformations personnelles - c'est de faire ... de prendre l'attitude inverse.

C'est de développer « l'attention », en un seul mot, pour prendre une posture que l'on trouve dans la plupart des sagesse, même si c'est le Bouddhisme qui l'a le plus popularisé, « L'attention » en un seul mot comme l'alternative à « la tension » en deux mots. La tension de la course, la tension du stress, la tension de la lutte, et cetera.

Au fond, le meilleur projet politique culturel que nous pourrions développer, c'est celui qu'on entend régulièrement dans les transports en commun aujourd'hui : « attentifs ensemble ! ».

Si on prenait clairement au sérieux l'idée que la qualité d'attention, la qualité dans la façon dont nous vivons intensément le présent de nos vies, la qualité du même coup de bonheur, parce qu'à ce moment-là c'est l'art de vivre à la bonne heure. Non pas considérer le bonheur comme une espèce de capital qui nous garantirait contre les épreuves, les ...

*Interruption de l'enregistrement audio
Reprise de notes manuscrites*

*La qualité de vie.
L'art de vivre à la **bonne heure**.
Vivre le **présent** comme un **cadeau**.*

*On peut se dire : La vie est un combat désespéré,
qui se termine par un échec : la mort.*

*Ou bien on se dit : la vie est un voyage.
Comment vivons-nous cette aventure ?*

*Vivre debout !
Chacun de nous est sujet de son œuvre,
Artiste de sa propre vie.*

*Fin de l'exposé.
L'assemblée se répartit en petits groupes de 6.
Nous ne reprenons pas ici ce qui s'y est dit.
Puis c'est le retour en grand groupe.*

Reprise de notes manuscrites

Questions

Logique ternaire ou logique unaire ?

Comment amorcer la logique de transformation personnelle ?

Comment opérer les transformations personnelles qui peuvent aboutir à des transformations plus globales ?

L'individu est le produit d'une longue histoire. Est-ce qu'on peut se transformer soi-même ?

Patrick Viveret

La caractéristique des logiques ternaires, c'est que ça permet de construire ensemble des éléments d'universalité. L'élément tiers fabrique de l'unité. Exemple :

- 1 = qu'est-ce qu'il y a de mieux dans la tradition des autres ?*
- 2 = qu'est-ce qu'il y a de pire dans notre tradition ?*
- 3 = dire le meilleur dans sa tradition (qui n'avait pas été dit) et dire le pire dans la tradition de l'autre, mais sous forme de question.*

*« plus nous avançons dans nos différences
et plus nous nous retrouvons mêmes ».*

Je ne dis pas que la transformation personnelle précède la transformation sociale. Il faut penser les deux simultanément et en tension dynamique !

Emosystèmes. Comme on dit écosystèmes, mais émotionnels.

Emosystèmes destructeurs qui se mettent en place, y compris dans des conditions apparemment démocratiques.

Exemple : politique des temps de vie : libérer les énergies créatrices à tous les moments de la vie. Au lieu d'organiser la production sur les 10% du temps de vie définis par le système ... et de considérer l'éducation comme une charge.

Questions

La méthode. Sur quels leviers on peut agir ?

Je choisis de me mettre dans un carré, dans une des cases du schéma.

Est-ce qu'il ne va pas de la responsabilité du politique de dire quel choix il a fait ?

Quelle est ma responsabilité ? Est-ce que je ne suis pas aussi un politique ?

Patrick Viveret

Quand on est dans l'angoisse, regarder vers le pire.

Exemple : Primo Levi qui se demande à quelle conditions il peut être un homme debout.

Pourquoi ça ne va pas plus mal ? Pourquoi est-ce que ça n'est pas partout tout le temps comme au journal télévisé ?

En face des pulsions mortifères, il y a de l'Eros, des pulsions de vie. Ça existe ! Mais ça n'apparaît pas dans les médias. Les créatifs culturels, il n'y a pas qu'aux Etats-Unis que ça se trouve.

On ne se dévoue pas pour une cause. C'est une source de joie, d'intensité de vie. Une force face au sentiment d'impuissance.

Les coopérateurs ludiques ...

A ce moment-là, on leur donne une force, pas au sens du rapport de forces ... (passage inaudible)

... et qu'elles se mettent à avoir des rapports de coopération entre eux et une capacité démultiplicatrice. Et quand c'est pas trois personnes, mais c'est dix, c'est cent, c'est un millier, c'est plusieurs dizaines de milliers ...

Quand des institutions, des transformations qui viennent de plusieurs dizaines d'années, parfois de plusieurs siècles, qui portaient cette vocation mais qui ont fini par s'éroder dans les logiques instituées, à perdre leur énergie instituante, quand au contact de ces créatifs culturels, ces coopérateurs ludiques, elles vont retrouver leur propre intensité ...

Moi, je le vois, par exemple, dans les projets qu'on débat actuellement, le projet SOL, un projet d'économie sociale et solidaire qui a vocation à faciliter le commerce équitable, l'agriculture biologique, l'ensemble des activités d'utilité écologique et sociale.

Alors c'est un projet très transformateur, très subversif, et cetera, qui d'ailleurs pourra peut-être s'appliquer sur le Nord Pas-de-Calais puisque, en France, toute la Bretagne et l'Île de France, le Nord Pas-de-Calais peuvent être candidats pour une expérimentation de ce projet ... Mais on voit bien, quand on en parle à un certain nombre de responsables de l'Économie sociale : « Hou, là là, où est-ce que vous allez nous emmener, avec cette affaire-là ? »

Mais on leur dit : « dites, d'où vous venez, vous ? D'où vous venez, vous, Crédit coopératif ? D'où vous venez, Crédit Mutuel, D'où vous venez, heu, MACIF et cetera ? Si ce n'est justement de cette énergie transformatrice-là ? »

Et à ce moment-là la nouvelle énergie transformatrice, c'est d'ailleurs le cœur à mon avis d'un rapport dynamique entre l'économie sociale et solidaire, si ils sont capables justement de tirer le meilleur d'eux-mêmes et non pas de rentrer dans des logiques de compétition bureaucratique, alors à ce moment-là, vous avez cette énergie des créatifs culturels qui se met en place.

Quand elle se met en place, vous avez à ce moment-là deux opérations qui deviennent possibles, mais qui ne deviennent possibles qu'à partir du moment où cette énergie créatrice et coopérative a été visibilisée et a commencé à prendre conscience de sa propre capacité.

Ces deux opérations c'est : un, toute la zone intermédiaire, très importante, des gens, individus ou collectivités qui au fond aimeraient bien aller dans cette direction, mais qui au fond d'eux-mêmes pensent que la posture réaliste c'est de croire que la vie est une jungle, que la vie est un combat, qu'on peut pas faire grand-chose, et cetera.

Mais c'est ce groupe intermédiaire d'acteurs qui est contaminé par mon troisième groupe d'acteurs que j'appelle les grands malades, les grands possédés, qu'ils le soient de la richesse, du pouvoir, de la gloire, et cetera, le groupe intermédiaire, quand l'énergie créatrice commence à apparaître suffisamment fort, là, la contamination elle commence à s'inverser.

Et à ce moment-là, on peut commencer à traiter le troisième problème, le problème le plus difficile, qui est le problème des grands malades, des grands intoxiqués, que vous trouvez dans toutes les postures de dominance.

Alors, évidemment, là, il y a un vrai enjeu stratégique. Parce que si vous prenez les stratégies classiques, qui sont de dire : « Tiens, je vais dans ce parti politique, qui est censé incarner mes idéaux, et cetera. Oui, mais si ce parti politique est devenu une école de guerre où en fait les systèmes, les écosystèmes émotionnels secrètent en permanence des logiques guerrières, hé bien, vous avez vite fait de vous faire contaminer vous-mêmes, et après vous êtes pris dans le jeu des seigneurs de la guerre à l'intérieur du parti politique.

Si inversement vous commencez à avoir cette énergie créatrice, c'est le contraire. Par exemple, les militants des partis politiques, ils vont être intéressés par cette logique. On est en train de faire un essai par un processus qui s'appelle « Objectif civique 2007 » et qui vise à dire :

Les rendez-vous démocratiques de 2007 sont en France trop importants, que ce soit présidentiels, législatifs, ou ultérieurement municipaux, pour qu'ils soient confisqués par quelques appareils politiques. Il faut produire un débat démocratique de qualité.

Bon. Et on est en train de proposer, d'organiser tout le processus préparatoire à 2007 en termes de logiques de mouvements sociaux et de mouvements culturels.

Au lieu de dire : on fait cadeau des campagnes électorales à des gens qui sont ensuite en posture de confiscation, on fait l'inverse. On dit : « Construisons les campagnes électorales comme des mouvements sociaux et culturels. »

Et organisons-les autour d'un double droit d'initiative civique : droit d'initiative sur les contenus, pour obliger à ce qu'on parle effectivement des contenus, sinon les contenus sont pris en otage par les grandes écuries présidentielles – c'est pas la peine de faire un dessin, à droite comme à gauche – et aussi, ce qui encore plus novateur, droit d'initiative civique de nomination.

C'est-à-dire on ne démarre pas le processus élitif par des candidatures. Parce que normalement ce sont des fonctions de service. Et donc, normalement, sauf à être aveugle, maso ou saint, personne ne devrait dire a priori qu'il est candidat à des fonctions qui la plupart du temps sont des fonctions extrêmement difficiles à assumer.

S'il n'y avait pas la logique de vanité, personne ne serait sérieusement candidat, ou alors par une situation de dévouement pour la collectivité, mais qui est très rare.

Donc nous finissons par avoir un système qui fonctionne complètement à l'envers. Normalement, le métier politique c'est un métier de pompier, hein, c'est-à-dire c'est une capacité de réduction des conflits, c'est une capacité d'anticipation de l'avenir, c'est une capacité d'écoute, et cetera.

Hé bien, ces futurs pompiers, on les sélectionne sur des qualités de pyromanes, sur leurs capacités guerrières, sur leurs capacités narcissiques, sur leurs capacités autistes.

Ça n'empêche pas que d'anciens pyromanes peuvent devenir de bons pompiers. Mais imaginez que vous ayez un système de formation professionnelle qui fonctionne de la même façon dans l'univers de l'entreprise, on crierait au fou.

Donc, le droit de nomination, c'est de dire : on ne démarre pas le processus électif par des candidatures, on ouvre le droit à tous les citoyens qui le veulent, et à tous les niveaux territoriaux qui le veulent, de dire, en fonction des contenus d'une part, et

en fonction de la nature des services à rendre à la collectivité d'autre part : « Voilà les personnes dont nous pensons qu'elles seraient utiles à la collectivité. »

Et c'est seulement après, dans un deuxième temps, que soit des personnes pressenties peuvent dire : « je peux pas » ou « je veux pas », soit des personnes insuffisamment pressenties ou pas pressenties du tout peuvent dire : moi je pense que je peux rendre service à la collectivité mais à ce moment-là la nature des qualités qu'elles ont à mettre en évidence n'est plus dans l'ordre de la pyromanie mais dans l'ordre du métier de responsable.

Et on termine tout ce processus par un vrai processus de primaires civiques, ouvert à l'ensemble des électeurs qui se sont reconnus dans les grandes familles, qui se sont organisés autour des droits d'initiative sur les contenus.

Bon, je sais pas du tout jusqu'où on va pouvoir mener ça, si on le mènera pour 10%, 20%, 50% ou plus ...

Mais ce qui est intéressant, c'est que d'ores et déjà il y a plusieurs journaux, revues différents qui ont accepté de s'engager dans cette direction et de lancer un appel public. Ça devrait être fait le 17 novembre. Il y a Alternative économique, il y a Politis, il y a les Inrockuptibles,

Sur le champ plus large, parce que là c'est plutôt sur la partie gauche, des journaux comme Télérama et la Vie sont prêts à lancer aussi l'idée d'un projet de loi sur la qualité démocratique parce que ça peut valoir tout aussi bien pour le centre et les familles de la droite républicaine. Il y a plusieurs maisons d'associations, il y a plusieurs revues, et si vous, par exemple dans cette salle vous êtes intéressés par un processus de cette nature, hé ben tout le monde peut y participer.

Pardonnez-moi d'avoir été un peu long sur cet exemple, mais voilà, sur un terrain très concret, qui est devant nous une façon de travailler sur les points durs du politique, y compris le point dur par excellence du politique qui est le terrain des campagnes électorales où des initiatives civiques peuvent justement illustrer un autre rapport au pouvoir.

Bertrand Verfaillie :

Alors, peut-être encore une dernière question ...

Question

Je voudrais savoir si en fait la distinction droite gauche ça allait encore exister, ou si il ne faut pas penser en termes de ... ben politique, d'abord, prendre conscience de toutes les idées de toutes les couches sociales, de toutes les populations, de toutes les classes fonctionnelles et d'en tirer ce qu'il faut, la synthèse, et donc de ne plus avoir besoin de droite gauche.

Patrick Viveret

La réponse à votre question ... Moi je pense que des processus de cette nature permettraient justement de vérifier quelle est la validité de ce clivage.

Moi, à titre personnel, de citoyen, j'ai plutôt tendance à penser que ce clivage existe. Mais en même temps, je pense que les formes, la nature, les points d'application de ce clivage sont devenus très différents.

Mais peut-être que je me trompe. Et peut-être que dans un processus de ce type de droit d'initiative civique sur les contenus, on va s'apercevoir que les champs que définissent les grandes familles politiques ne sont plus sur les axes traditionnels.

Par exemple, d'ores et déjà on voit bien que ... si je faisais un autre axe ... – ça, c'est Luc Boltanski qui, dans une intervention très intéressante, l'a mis en évidence - L'axe droite / gauche classique, il est organisé sur un axe socio-économique dans lequel en gros les courants libéraux et conservateurs sont plutôt pour de la liberté en matière économique et plutôt pour de l'autorité en matière de mœurs, de famille ou d'organisation de l'État. Donc ça nous définit un certain axe.

Mais vous avez de plus en plus un autre axe qui est très important dans le débat public, qui est un axe que Luc Boltanski appelle l'axe biotique pour la contraction des enjeux biologiques, de vie au sens large du terme, et des enjeux politiques. Par exemple, les débats sur l'euthanasie, les débats sur le mariage homosexuel, les débats sur le clonage et cetera sont sur cet axe qu'il appelle biotique.

Hé bien vous avez des gens qui vont être très critiques du libéralisme sur l'axe socio économique classique mais qui vont être des ultra libéraux sur l'axe biotique.

Par exemple, quelqu'un comme Noël Mamer, on peut dire qu'il est ultra libéral sur l'axe biotique et il sera plutôt critique, modéré, mais critique du libéralisme sur l'axe socio économique.

Inversement, vous avez des gens qui sont des ultra libéraux sur l'axe socio économique et qui sur l'axe biotique seront hostiles au mariage homosexuel, à toutes les innovations en matière de mœurs, et cetera, et cetera.

Et donc c'est ... Le débat dit droite gauche il est profondément reconfiguré par tout ça. Ce qui est intéressant, c'est : quel est le degré de qualité démocratique et de qualité d'intelligence que nous mettons.

Le problème c'est moins nos désaccords que la qualité de nos désaccords. A l'intérieur du mouvement alter mondialiste, on a lancé une méthode qu'on appelle la méthode de construction des désaccords. C'est une méthode qui vise à dire : ce qui est toxique, ça n'est pas le conflit. Produire des conflits positifs, c'est une alternative à la violence. Ce qui est toxique, ça n'est pas le désaccord. Ce qui est toxique, c'est le malentendu, c'est le procès d'intention, c'est les arrières pensées, et cetera.

Quand on s'écoute suffisamment pour réussir à se mettre d'accord sur les objets de désaccord, on a formidablement progressé dans un débat. D'ailleurs, deux fois sur trois, le dépassement dynamique du désaccord se met en place. Mais, même s'il y a toujours désaccord, le désaccord de sortie est infiniment plus riche que le désaccord d'entrée.

Imaginez ce que serait un débat d'intelligence et de qualité démocratique sur la question de la constitution européenne, par exemple. Ça, c'est véritablement un débat (...) et qui du coup préparerait positivement la suite presque indépendamment de la nature du résultat.

Moi je pense que la question sera moins celle de ces configurations de désaccords que la question de la qualité de ces désaccords qu'il faut construire et nous sommes dans des logiques où de plus en plus, on a, face à des systèmes binaires, face à des réactions émotionnelles, face à des logiques de peur, on a un couple que connaît bien Charlie Hebdo qui est le couple de la bêtise et de la méchanceté et qui se met en place et d'une façon extraordinairement terrifiante.

Face à la bêtise et à la méchanceté, il faut construire de l'intelligence et de la générosité. Et ça, ça n'est pas de l'idéalisme, que de le dire. Parce que l'intelligence et la générosité, elles sont sur l'axe érotique, elles sont sur l'axe de vie face aux pulsions mortifères.

C'est le projet d'une stratégie érotique mondiale.

